

Ambivalence et mobilité du «je» dans L'Etranger d'Albert Camus

Naima Mallem

**Département de français
Université Badji Mokhtar- Annaba**

Résumé

L'intérêt de cet article est de saisir les aspects du dédoublement du «je» dans "L'Etranger" d'Albert Camus, lequel est investi de deux identités autonome et hétéronome. Dans la première, il prône un vouloir personnel qu'il exprime par un rejet des lois de la société en montrant, en référence à une conception humaniste authentique, un attachement particulier à la nature et une grande sensibilité dans ses relations avec le Même (l'Européen). Or avec Autrui, ici «l'Arabe», le colonisé, le «je» se révèle hétéronome. Il se conjoint aux lois de sa communauté coloniale par devoir de solidarité. Ce dédoublement s'explique par un retour à l'énonciation qui, en consacrant le principe de réalité, rattache le texte au sujet, à l'auteur et à son contexte de production.

Mots-clés: *Enonciation, identité, autonome, hétéronome.*

The «I» ambivalence and mobility in L'Etranger of A. Camus**Abstract**

This article shows the «I» subject in L'Etranger of A. Camus which was characterized by two types of identity: an autonomous one versus a heteronomous one. In the first, he sustains a free personal will rejecting all social laws with reference to an authentic humanistic conception in a particular relationship to tie up with nature and a great deal of sensitiveness with regard to his own identity as a European. Whereas, with the other, here, namely «the Arab», the colonized, the «I» subject demonstrates submission and correlates with the law of his colonial community and the oppressive system of values that makes him heteronomous. Such ambivalence provides the evidence of a changing and an unstable identity that leads and prioritizes the reality principle of enunciation that creates ties between the text, the author and the contextual production.

Key words: *Enunciation, identity, autonomous, heteronomous.*

ازدواجية ال أنا وحركيته في الغريب ل ألبيير كامى (Albert Camus)

ملخص

نتناول في هذا المقال مظاهر ازدواجية ال أنا في الغريب (L'Etranger) لألبيير كامى (Albert Camus) الذي يحوي شخصيتين؛ الأولى متحررة رافضة لكل قوانين المجتمع، تميل إلى النزعة الإنسانية والتعلق الوطيد بالطبيعة، تتميز بالحس المرهف بكل ما يربط ال أنا بالطائفة الأوروبية التي ينتمي إليها. أما الشخصية الثانية فتخضع لمعايير المجتمع حاصرة ال أنا في دور المستبد المسيطر على الآخر المتمثل في العربي المستعمر. وقد تعود ازدواجية الشخصية هذه إلى التلطف الذي يعتمد على مبدأ الحقيقة الذي يربط النص بالموضوع و بالكاتب، ثم بسياق إحدائه.

الكلمات المفتاحية: *هوية، شخصية متحررة، شخصية مقيدة.*

L'enjeu majeur dans *L'Étranger* d'A. Camus réside assurément dans l'aspect ambivalent du «je» qui se caractérise par une identité double, autonome avec le Même et hétéronome avec Autrui. Dans le premier cas, il agit de lui-même et dans le second, il subit l'influence d'une force extérieure qui le dirige. Cette mobilité a donc motivé notre intérêt de comprendre et d'explicitier, au tant que faire se peut, les composantes de cette identité et les significations qui s'en dégagent.

Ce passage du «je» d'une identité à son opposé présuppose un processus de dédoublement qui serait, à notre avis, porteur des traces de l'énonciation, «acte individuel de langage»⁽¹⁾ (D. Bergez, 2001:83) impliquant un sujet ancré dans un espace et un temps précis. Il s'agit donc, pour nous, de savoir comment le «je», cet indice énonciatif, textuel et discursif, est constitué pour traduire un monde et un langage dont la signification serait en rapport au sujet, l'auteur. A ce titre, le texte acquiert le statut de lieu privilégié où s'exerce la relation personnelle que celui-ci entretient avec le monde et avec la langue qu'il utilise pour le décrire. Dans ce paradigme, le sujet est mis au premier plan tant pour transmettre un sens que pour rendre compte d'une réalité donnée, transformée où précisément le «je» perd sa stabilité substantielle et matérielle pour acquérir d'autres propriétés qui le définissent non plus comme un élément linguistique figé et arrêté, mais plutôt comme un signe fondamentalement marqué par une grande mouvance. Cet aspect ouvre le champ de la signification sur une pluralité de sens en rapport avec la réalité extralinguistique de l'instance. Ce qui met en avant le caractère subjectif du langage, comme le précise E. Benveniste⁽²⁾: «*Le fondement de la subjectivité est dans l'exercice de la langue*» (1966:262).

Ce qui revient à dire que la signification n'est pas ici que textuelle, liée uniquement à des mécanismes de fonctionnements internes de la langue, mais elle fait aussi appel à des données externes, contextuelles. Dans cette optique, l'assertion du sujet dans le texte se pose, à la fois, en tant qu'acte fondateur du langage et repère de la réalité décrite. Dès lors, les modes d'implication et de présence du sujet dans le discours deviennent des questions centrales et indispensables à une interprétation rigoureuse et heuristique de la signification.

Dans la même perspective, J. Cl. Coquet⁽³⁾ rapporte dans sa sémiotique des instances énonçantes, le texte à un sujet qu'il définit en tant qu'être phénoménologique à la fois sensible et intelligible, substantiel et formel dont l'identité est transformationnelle, caractérisée par deux repères opposés: naturel et culturel. Par le premier, elle est dans la dimension de la passion, domaine du tiers immanent qui relève du langage corporel et personnel, celui des émotions et des pulsions et, par le second, elle obéit à la raison, sphère d'intervention du tiers transcendant incarné par tous les discours d'autorité (culturel, social, familial, religieux, politique, idéologique, historique, etc.) que le texte met en place. Cette démarche qui focalise sur le sujet en tant qu'être au monde, départagé entre immanence et transcendance, semble convenir à *L'Étranger* qui pose la problématique d'un je variable. Ainsi, les moyens conceptuels proposés sont à même de nous permettre de suivre son parcours sémiotique afin de découvrir les différentes composantes qui participent à la construction de son identité et à sa connaissance. L'analyse porte donc sur cet

indicateur de la personne en considérant conjointement les modalités qui l'accompagnent (le vouloir, le savoir, le pouvoir, le devoir) ainsi que les divers procédés de sa désignation pronominale, onomastique, déictique et métaphorique en vue de cerner ses qualifications (rôle, fonctions, statuts) et ses diverses manifestations dans le texte, et se rapprocher le plus possible des significations qui entourent sa double identité.

En observant le texte dans sa globalité, on constate que la première personne recouvre tout le récit. Le «je» a ici un rôle fondamental: il prend en charge la narration en se reproduisant lui-même. Il se narre par rapport à un certain nombre de choses en relation avec le Même, les gens de sa communauté européenne notamment sa mère morte dans un asile de vieillards; Marie, son ex- collègue de travail, qui devient sa maîtresse; ses deux voisins de paliers, Salamano et Raymond. Il se narre aussi relativement à Autrui, ici «l'Arabe». A partir de là, le «je» se manifeste par deux types de comportement passant d'une identité autonome, qui le met à distance des lois de son propre groupe, à une identité hétéronome qui l'en rapproche. Quelles sont les motivations réelles de ce changement où mieux de ce dédoublement? Des possibilités de réponses seront avancées au fur et à mesure de l'analyse qui porte sur les composantes de cette identité changeante.

1- L'identité autonome:

En revenant au début du roman, on s'aperçoit que le «je» est employé absolument jusqu'à la page 13 où il reçoit un nom propre: il s'agit de «Meursault». Notons que ce désignateur est forgé par l'auteur. Il prend, dès lors, la valeur d'un signe motivé et donc codé. Il est ainsi censé constituer une base de données fondamentale sur l'identité du sujet d'où sa prise en compte dans notre analyse. A ce propos, nous rejoignons Nicole Eugène⁽⁴⁾ qui accorde, dans l'onomastique littéraire, toute l'importance au «nom propre» dont la fonction consiste à «assurer l'identification et la continuité de la référence dans le procès narratif.» (1983:135). Ce qui revient à dire, selon le même auteur, que le nom propre est «un élément central dans la sémiotique du personnage et dans la typologie narrative en général.»⁽⁵⁾ (1983:233). En vérité, si ce désignateur onomastique, «Meursault», a une forme singulière, il a aussi pour référent un actant européen qui est loin d'être anodin. Il se distingue par une conception personnelle du monde peu commune. Il montre, en effet, une grande autonomie de penser et d'agir qu'il traduit par un attachement exceptionnel à la nature et à l'immanence, à l'aspect sensible de l'être et par un rejet de tout ce qui relève de la culture et de la transcendance, représentée ici par tous les discours d'autorité (familial, social, religieux, juridique ou institutionnel) que Meursault abhorre car ils sont unidimensionnels et impersonnels. Ils résultent d'un système de pensée unitaire et totalitaire qui exclut le vouloir personnel de l'homme pour réduire son champ de liberté à une seule modalité: celle du devoir.

En fait, tout a commencé pour Meursault avec le décès de sa mère qui fut, pour lui, le déclencheur d'une réflexion existentielle sur le sens de la vie qu'il envisage sans finalité et donc absurde car vouée à une mort certaine et toute entière. Partant de là, Meursault donne à la mort une signification ontologique; il la conçoit en tant qu'expérience indépassable qui fait partie de l'ordre naturel du monde. C'est ainsi qu'il vit la disparition de sa mère avec un désespoir stoïque. Dans cette logique, Meursault récuse l'idée d'éternité qu'il considère comme une simple abstraction que

l'homme s'invente pour surmonter son angoisse de la finitude et donner un sens à son existence sur terre. Dès lors, Meursault accorde toute l'importance au bonheur de vivre qui devient la seule revanche qu'il oppose à son impuissance de lutter contre une mort définitive. Ainsi, va-t-il chercher à jouir pleinement du présent en menant une existence simple où tous ses actes sont motivés par un seul paradigme: sentir vivre son corps qui signifie percevoir le réel par les sens qui sont une preuve de son existence. Cette vision phénoménologique le rattache inmanquablement à une conception immédiate du temps, celle de l'ici-maintenant, actualisée dans son discours par l'emploi fréquent de désignateurs de la deixis temporelle qui renvoient à une visée qualitative, celle des faits en cours («aujourd'hui», «l'après-midi», (p.9), «le soir», «la nuit», (p.17), «A présent», (p.20), «le soir», «Aujourd'hui», «à ce moment», (p.27), etc.) et que vient renforcer le passé composé qui donne au récit un effet de réel et d'actualité.

D'ailleurs, Meursault se projette très peu en arrière. Les quelques souvenirs qu'il évoque se rapportent à la mort de sa mère qu'il vit avec une douleur discrète. Au niveau du récit, la mère n'est pas véritablement un personnage ni une instance de parole. Elle s'inscrit dans les propos du fils en tant que «*second actant*» qui est, en référence à la terminologie de J. Cl. Coquet⁽⁶⁾, une instance qui occupe, en dépit de son statut d'objet de discours, le deuxième terme de la relation binaire. C'est donc le cas de la mère qui est certes absente, mais qui reste fort influente. Elle a un impact important sur le «je» qu'elle oriente vers un ensemble de réflexions d'ordre existentiel qui rappellent forcément la conception philosophique de l'absurde de l'auteur. Parallèlement, Meursault installe la mère dans une figure ambivalente, tantôt aimante dans son rôle naturel de protectrice et tantôt coercitive dans son statut socialisé de tutrice. A ce niveau, il la perçoit en tant que médiatrice et complice des lois. Par cette ambivalence, Meursault renverse le cliché de l'image maternelle généreuse, foyer d'amour et de sensibilité pour l'articuler à un jeu de références culturelles et sociales qui la relie au discours d'autorité pour lequel il montre de l'irrévérence qu'il exprime par un rejet de tout état de tutelle à commencer par celui de sa mère dont il s'éloigne en la plaçant à l'asile de vieillards. Meursault situe donc la relation maternelle dans l'opposition nature/ culture qu'il manifeste par des mouvements de rapprochement et de répulsion. Cette conception personnelle, autonome le conduit à accorder toute la priorité à la modalité du vouloir pour s'abstraire de celle du devoir. Ce choix extrême, contraire aux modèles admis, le marginalise aux yeux de la société qui le condamne.

Entièrement rivé au présent, Meursault montre aussi un désintérêt pour les réalisations futures. Ainsi, il rejette la promotion dans le travail et le mariage avec Marie qui veut l'épouser pour assurer à leur relation intersubjective la pérennité qui ne fait pas partie de ses choix, car il n'y croit pas. En fait, Meursault n'aime pas le mensonge. Il est partisan des relations authentiques, édifiées sur les sentiments et qui s'élaborent spontanément sans calcul et sans condition. C'est ainsi qu'il prône avec le Même-Européen (les gens de sa race, de sa classe et de sa catégorie) des relations fondées sur des valeurs humaines et une morale altruiste, comme le prouvent les relations de compréhension qu'il entretient avec Salamano et Raymond, qu'il écoute et soutient dans leurs soucis quotidiens. Meursault s'intéresse au premier qui incarne une réalité malheureuse sensible: il vit, depuis la mort de sa femme,

avec un épagneul comme seul compagnon. Battu et insulté, le chien finit par quitter son maître qui se retrouve dans une situation de solitude désespérée. Meursault comprend le malaise de Salamano du fait qu'il évolue lui-même dans un monde qui ne répond pas à ses choix de liberté et de bonheur. Il fréquente également son second voisin de palier, Raymond, qui est pourtant rejeté par le voisinage pour son identité suspecte de proxénète. Or, Meursault qui n'accorde d'importance qu'à la relation humaine, refuse de le marginaliser sur la base de préjugés alors qu'il n'a rien de personnel à lui reprocher. Dans sa passion pour la vérité, Meursault va jusqu'à bannir, devant le juge et l'aumônier, toute idée de transcendance divine. C'est ainsi qu'il sera condamné pour sa compréhension personnelle du monde peu commune qui échappe à son entourage mais qu'il assume en toute franchise. Jean Louis Rey⁽⁷⁾ l'appelle pour cette raison «*Le martyr de la vérité*» (1991:63).

A travers ce «je» autonome, en rupture de ban avec la société, on retrouve l'esprit révolté qui a dominé l'Europe des années 40 et dont l'auteur était partie prenante. Rappelons qu'A. Camus a publié *L'Etranger* en 1942, dans ce contexte même marqué par les philosophies humanistes gagnées au matérialisme athée pour signifier le rejet des valeurs de morale et de piété mensongères de la société bourgeoise, mercantile et hypocrite, qui est à l'origine du capitalisme et ses corollaires: les conflits et les guerres.

Dès lors, le nom de «Meursault» acquiert une double fonction en rapport avec l'énoncé et l'énonciation: il sert à établir un lien entre la compréhension personnelle et singulière du monde de l'instance et tout le savoir qu'elle véhicule et qui est en rapport avec le sujet, l'auteur qui l'a confectionnée et donc nourrie (volontairement ou non) de sa double vision humaniste et matérialiste. Par ce biais, fiction et réalité, instance d'origine et instances projetées (narratrice et personnage) se trouvent liées.

2- L'identité hétéronome:

Mais, dans ses relations à Autrui, ici «l'Arabe», Meursault adopte un langage et des attitudes qui le situent dans une identité hétéronome, celle précisément qu'il réfutait. Rappelons que l'hétéronomie définit le caractère ou le comportement d'une instance qui se laisse guider par une autorité extérieure, transcendante qui représente la conscience collective: les lois, le pouvoir, l'ordre établi, le système en place, les valeurs sociales en général. Ainsi, Meursault passe, dans ses relations à Autrui, de l'autonomie, le rejet des lois de la société, à l'hétéronomie, c'est-à-dire à l'acceptation de ces mêmes lois. Et c'est là qu'il devient véritablement double et complexe et donc matière à interrogation. Comment se manifeste cette seconde identité? Quels sont les facteurs qui l'ont motivée? Et quelles significations recouvre-t-elle?

L'identité hétéronome de Meursault se manifeste d'abord à travers le langage par la reproduction des tics linguistiques de sa propre communauté qui utilise, pour nommer Autrui, la 3^{ème} personne, sinon le désignateur «*l'Arabe*». Le «il» a un statut bien connu: il correspond à l'absent chez les grammairiens arabes et à «*la non-personne*» pour E. Benveniste⁽⁸⁾ (1966:135). Employé dans le texte sans référent, il ne désigne donc personne de précis. Cette imprécision est renforcée par le désignateur «l'Arabe» qui renvoie aux origines. Les Européens d'Algérie en font un double usage. Ils s'en servent pour nommer le colonisé et, en même temps, pour l'identifier en tant que

membre d'un groupe communautaire différent de race, de culture et de civilisation. Donc, appeler Autrui uniquement par ses origines implique forcément des connotations de dénégation et de rejet des dimensions humaines et culturelles de celui-ci qui est, dès lors, associé à des clichés et à des préjugés forgés par et à travers l'histoire. Le désignateur, «L'Arabe», se charge donc de représentations idéologiques qui orientent la lecture du texte vers le contexte historique d'énonciation. Son emploi exclusif et systématique présuppose aussi que l'instance narratrice fait partie de la communauté coloniale dont elle connaît les habitudes langagières qu'elle reproduit. Ce qui peut être considéré comme un premier signe évident d'hétéronomie et donc de ralliement du «je» au discours des colons qui se suffisaient à employer le mot «l'Arabe» pour désigner tous les colonisés auxquels ils donnaient le même statut d'instrument. Ce qui explique pourquoi ils ne voyaient pas la nécessité de les distinguer en leur attribuant un nom spécifique. D'ailleurs, d'après un dialogue avec Raymond parlant de sa maîtresse, Meursault découvre le nom de la femme en question et déduit, à partir de là, qu'elle est arabe. Il continuera cependant à l'appeler, tout au long du texte, par le désignateur des origines «la Mauresque». Notons également que ce nom n'apparaît jamais dans le roman. L'hétéronomie se révèle aussi chez l'instance par le paradoxe. Ainsi, Meursault qui aime pourtant la vérité, déroge à ce principe à deux reprises concernant l'Arabe: d'abord en acceptant d'écrire pour Raymond une lettre mensongère à «la Mauresque» afin de l'attirer dans un piège, ensuite en faisant un faux témoignage au commissariat en faveur de son voisin qui avait sauvagement agressé cette dernière.

Mais, c'est à la vue du groupe d'Arabes que l'hétéronomie de Meursault devient manifeste. Elle se traduit, sur le plan énonciatif, par son passage du «je» au «nous»: «J'ai vu un groupe d'Arabes (...). Ils nous regardaient en silence (...).», (p.79).

Le «nous» projette l'intégration du «je» à la conscience collective. A. Memmi⁽⁹⁾ explique la conjonction du colon à son propre groupe comme «une réaction de défense(...) d'une minorité anxieuse au milieu d'une majorité hostile» (1985:36-37). Rappelons que Meursault était détaché des siens avant sa rencontre avec «le groupe Arabes». Mais, face aux regards silencieux de ces derniers, il se sent menacé et donc impliqué, malgré lui, dans l'histoire de son groupe auquel il se conjoint. Mais, c'est sur la plage que son identité hétéronome s'affirme dans toute sa dimension quand Raymond lui confie son revolver. En tenant l'arme à feu qui est un instrument de puissance et donc de transcendance, Meursault est pris dans l'univers de l'hétéronomie qu'il présente toutefois comme un espace fermé qui le prive de sa liberté d'initiative et donc de son autonomie, ce qu'il précise en ces termes:

«Quand Raymond m'a donné le revolver, (...) tout s'est refermé autour de nous (...).», (p.91).

La possession du revolver provoque donc l'effondrement du vouloir personnel de Meursault qui subit désormais la pression du tiers transcendant: ce que la sociocritique rend par le concept d'«idéologie de groupe»⁽¹⁰⁾ (Cl. Duchet, 1779:4). Ici, Meursault dispose de deux statuts concomitants: il est non-sujet, c'est-à-dire une instance dénuée de la faculté de jugement, et, en même temps, il est une forme sujet, autrement dit un actant qui est programmé pour assurer une seule fonction: la mise à mort de «l'Arabe». Le revolver investit donc Meursault d'un pouvoir ou mieux d'une passation de pouvoir qui le met dans l'obligation de se conformer, par devoir de solidarité, aux lois de sa

communauté et d'agir par conséquent conformément à son statut de colon. C'est ainsi qu'il revient seul sur la plage, dans un état second, pour mettre à exécution le programme de destruction de l'Arabe prévu par Raymond.

Meursault tue «l'Arabe» alors qu'il n'a rien de personnel à lui reprocher. Il y a lieu cependant de préciser que ce dernier se tenait près d'une source d'eau convoitée par Meursault qui voit, dès lors, en lui un intrus, un élément de trop qui menace son statut de sujet de droit et par ricochet son droit de propriété sur l'espace: «la source». Rappelons que celle-ci incarne dans la symbolique universelle la vie, la mère ou mieux encore la terre qui s'avère, ici, au cœur de l'enjeu colonial. Dès lors, l'extermination de l'Arabe devient nécessaire. A. Memmi⁽¹¹⁾ affirme que «*le colon tient à faire disparaître le colonisé dont la seule présence le met mal à l'aise. Non content de lui avoir volé sa terre, ses biens, le colonisateur essayera de lui saisir le seul bien qui lui reste: la vie*» (1985:72).

Autrement dit, la destruction de l'Arabe, le colonisé, est programmée par le colon et donc préméditée. Dans la scène du meurtre, le «je» est en proie à un déséquilibre physique rendu par des troubles de la perception et du jugement illustrés par un discours où s'imbriquent de nombreux paradoxes. En effet, l'instance avance une chose et plus loin son contraire, comme suit dans ce relevé:

« (...) le type de Raymond était revenu » / « j'étais venu là (...) », (p.92), « Je devinais son regard (...), entre ses paupières mi-closes » / « (...) je n'avais pas cessé de regarder l'Arabe », (p.92).

Perdant son discernement et sa faculté de jugement, Meursault présente l'Arabe dans la position allongée et, en même temps, il affirme que celui-ci l'avait touché au front et fouillé ses yeux avec son couteau qui change plusieurs fois de forme et de désignation. Il est d'abord «une longue lame» (p.94), ensuite, «un glaive éclatant», (p.94), pour se transformer à la fin en «épée brûlante», (p.95). Meursault accuse là un dédoublement. D'un homme tranquille, un marginal sans histoire, qui se complaisait à vivre au grand soleil et au bord de la mer en récusant toute transcendance, Meursault adopte face à Autrui, une attitude contraire, d'extrême violence qui le rattache à l'hétéronomie et le confirme dans son statut de colon. Ainsi, d'un homme révolté contre la société, il devient non seulement partisan de ses lois les plus assassines, mais un agent chargé de leur exécution. L'hétéronomie place donc Meursault dans la position d'un actant négatif qui ne peut asserter d'une volonté dans la mesure où il n'y a pas de sa part assumption (vouloir) mais seulement prédication (pouvoir). Le récit restitue ainsi une instance qui a commis un acte criminel mais qu'elle n'assume pas, car elle n'est pas en mesure de l'expliquer, ni d'en donner les raisons exactes et encore moins de justifier son acharnement «sur un corps inerte», (p.95). Ce qui revient à dire que la transformation de Meursault en criminel ne découle pas d'un vouloir personnel. D'ailleurs, lui-même présente son crime comme un acte involontaire, commandité par une force extérieure qui est cosmique: il accuse le soleil qui prend ici un double sens. C'est un élément naturel qui a pour référent géographique la terre algérienne et dans la symbolique universelle, il est une figure centrale de la transcendance. Ce qui revient à dire qu'il équivaut le pouvoir en place qui installe Meursault dans un univers de violence que celui-ci réprouve. Ce qui est signifié dans la scène du meurtre par une sorte de scission entre les propos de l'instance et ses actes qui ne sont plus conjoints, comme si le «je» parle, à la fois, de lui-même et d'un «je» autre qu'il critique et

désapprouve. En vérité, Meursault ne se réjouit pas de l'assassinat de l'Arabe. Il vit son passage de l'autonomie à l'hétéronomie comme une solution d'échec. Il parle d'avoir «*détruit l'équilibre du jour*» et «*frappé sur la porte du malheur*», (p.95). Ces expressions rendent compte d'un état de déséquilibre où l'instance n'est plus autonome et libre. Le terme «*malheur*» ne serait-il pas alors l'expression d'une remise en cause de la réalité coloniale oppressive? Et dans ce cas, la condamnation de Meursault serait la condamnation de tout un système.

L'expression «*tout a vacillé*», (p.99), laisse supposer que le «je» porte un jugement sur son état de non-sujet. Cette conscience critique constitue une sorte de faille ou de rupture dans le discours qui devient paradoxal allant jusqu'à compromettre l'unicité du «je» qui n'est plus un mais deux. Il cherche à convaincre qu'il dit vrai et, en même temps, il montre qu'il n'est pas celui qui détient toute la vérité. Qui est donc ce «je»? Sa connaissance est liée à une stratégie énonciative qui s'explique par la conjugaison des instances projetées (narratrice et personnage). Celles-ci évoluent ensemble tout en conservant une certaine indépendance notamment dans la scène du meurtre où leur séparation se manifeste par un changement du niveau de langue qui passe d'un registre médian à un autre recherché. Meursault n'est plus, à ce moment là, qu'un actant pris en charge par une instance narratrice qui représente lyriquement l'évènement. La forte présence de la fonction poétique, dans le passage en question, rapproche celle-ci de l'instance d'origine, l'auteur, être de chair et de sang. Du point de vue temporel, tout change aussi. On note un décrochement au niveau de l'emploi des temps. Le passé composé, mode du discours qui situait Meursault dans la dimension du présent, est remplacé ici par l'imparfait, mode du récit qui établit une distance entre celui-ci et le moment de l'énonciation. Du coup, le «je» n'est plus dans l'ici- maintenant mais projeté vers un moment passé qui ouvre sur l'évènement. L'imparfait modifie donc le rapport de l'instance à l'énonciation.

Meursault serait-il alors décrit par un narrateur omniscient qui intervient dans le discours par des commentaires et des réflexions? Il n'en reste pas moins qu'on retrouve à travers ce «je», tous les critères d'une instance double. Notons que le paradoxe, la désapprobation et la non reconnaissance de ses actes (ou d'une part de son identité) sont les aspects les plus édifiants du dédoublement qui est, selon la sociocritique, au fondement de l'identité du sujet problématique qui se définit précisément par ses contradictions. Alors que pour la sémiotique des instances énonçantes proposée par J. Cl. Coquet⁽¹²⁾, ce dédoublement s'explique par les composantes du discours: les deux tiers immanent et transcendant. Ce qui revient à dire que si le «je» prend à sa charge le récit, il n'est pas le seul regard. Mais, il porte les traces d'autres instances et d'autres références substantielles et personnelles et aussi historiques, culturelles, sociales et idéologiques. Donc, le «je» est loin d'être dans *L'Étranger* un élément linguistique stable et homogène, mais il est le produit de déterminations multifactorielles qui ouvrent sur une réalité hétérogène qui le rattache à une énonciation et donc à un sujet, l'instance d'origine qui est, elle-même, la condensation de deux instances (narratrice et personnage). Dès lors, le «je» n'a de sens que par les instances qui le composent et qui aident, en même temps, à sa connaissance.

Cet aspect permet de dire que le récit se développe et se déploie à travers plusieurs voix donnant lieu à des rapports dialogiques qui ouvrent forcément le texte sur le

contexte et donc sur l'énonciation qui interpelle le sujet et le principe de réalité. Dès lors, le dédoublement du «je» pourrait trouver une interprétation moins fictionnelle et donc plus rationnelle dans l'attitude ambiguë et double d'Albert Camus, l'humaniste colon, sur la question algérienne.

Conclusion:

Il y a dans les réactions de Meursault face à l'Arabe un manque de clairvoyance qui l'enfoncé dans la violence qui a une causalité transcendante: la pression collective, la solidarité au groupe et à ses lois. Meursault a beau donc se conjoindre au tiers immanent, à la nature, il est toujours régi par le tiers transcendant, les valeurs de la société qui l'aliènent et le rendent étranger à lui-même et donc à sa nature.

La modalité du devoir de solidarité est au fondement des composantes de l'identité hétéronome qui est ici prégnante dans la mesure où elle entraîne une rupture entre le vouloir et le pouvoir de l'instance qui vit une disjonction entre sa volonté et ses actes. Et c'est précisément dans cette rupture entre ces deux modalités qui structurent l'identité en général que se produit le dédoublement du «je» qui peut renvoyer à la position d'A. Camus qui a toujours été équivoque concernant l'indépendance de l'Algérie qu'il envisageait comme un drame vu son statut de colon. Car, elle signifiait, pour lui, bien plus qu'un départ, mais une séparation, voire une rupture définitive avec la terre natale.

Donc, l'auteur est présent dans ces deux identités, sans que Meursault n'en soit une réplique exacte. Ce dernier n'est, certes, qu'une instance projetée figurant une réalité transformée, il reste, toutefois, en rapport étroit avec le sujet, l'auteur, qui est le créateur et le producteur du texte: c'est lui qui l'a confectionné et alimenté de son vécu, de son expérience et de sa vision des choses. Et c'est là qu'interviennent précisément les postulats de base de l'énonciation (principe de réalité et subjectivité) qui fait du texte littéraire (qui est une communication différée) non pas une reprise intégrale de la réalité mais un espace où a lieu une saisie subjectivée du réel. D'ailleurs, dans *L'Étranger*, l'auteur ne présente pas le fait colonial, mais il le représente à travers une instance autonome, en rupture de ban avec le monde social et l'ordre établi.

L'autonomie donne aux actions du «je» une dimension personnelle et existentielle qui évacue les causalités idéologiques attachées au crime de l'Arabe. Ch. Chaulet Achour⁽¹³⁾ met cette représentation sur le compte d'une stratégie «*d'évitement de la question coloniale*». (2004:112). Par son biais, l'auteur évite de s'engager dans un débat où il serait obligé de se positionner franchement sur la question algérienne à un moment où le choix était difficile. Ainsi, va-t-il donner au crime de l'Arabe une explication cosmique qui maintient le récit dans le niveau fictionnel qui a pour effet de détacher l'énoncé de l'énonciation faisant du texte un objet impersonnel, sans histoire et donc sans sujet. Or, si on replace le texte dans son contexte, «l'Arabe» acquiert un statut différent, il n'est plus un désignateur anodin et anonyme, mais il renvoie au colonisé, l'indigène. Du coup, son assassinat par un européen à l'époque coloniale enracine le texte dans l'Histoire. Ce qui fait d'ailleurs dire à Danielle Marx-Scouras⁽¹⁴⁾ à propos de Camus: «*en cherchant à se défaire du politique, il s'y intègre*». (1997: 306). Dans cette optique, l'explication du crime cosmique ou philosophique perd de sa

teneur; elle sert plutôt de «couverture» à «un récit véritablement porteur d'une vision inquiète du monde colonial»⁽¹⁵⁾ (1974:99).

En effet, Si dans *L'Étranger* tous les ingrédients d'une situation d'oppression sont présents (la dénégation, l'effacement, la dépersonnalisation, la violence à l'encontre de l'Arabe), ils ne renvoient pas directement à la colonisation qui n'apparaît pas avec évidence. A ce propos, R. Barthes⁽¹⁶⁾ qualifie *L'Étranger* «d'écriture blanche», c'est-à-dire «une écriture neutre», «une écriture au degré zéro», (1953:109), dans la mesure où l'auteur fait appel à un mode d'inscription qui exclut toute référence à l'histoire. Or, pour Pierre Vanbergen⁽¹⁷⁾ «On n'échappe pas à la référence, on n'échappe pas à l'histoire.» (1974:183). Ces réflexions posent inmanquablement la question de l'engagement de l'écrivain. D'ailleurs, en s'interrogeant sur ce que peut-être le but de l'écriture et de la littérature, J. P. Sartre considère que⁽¹⁸⁾:

«Cette entreprise ne saurait avoir pour fin la pure contemplation. (...)si les mots sont assemblés en phrases avec un souci de clarté, il faut qu'une décision étrangère à l'intuition, au langage même soit intervenue (...). C'est de cette décision qu'on doit, en chaque cas, demander raison» (1948: 28).

Autrement dit, derrière la décision d'écrire, il y a toujours un parti pris. Ce qui signifie que l'art est engagé et donc la neutralité est impossible, elle est même suspecte. Se taire sur une réalité, ce n'est pas refuser de prendre parti, le pour et le contre, mais c'est aussi un choix et, peut-être, des plus insidieux, car il permet à l'auteur de dire sans dire et donc d'être présent dans son texte tout en dissimulant ses véritables intentions et positions. L'usage de tels procédés met forcément le lecteur dans une quête inassouvie d'un sens en perpétuelle mutation qui ouvre donc le champ de la signification sur plusieurs lectures et interprétations.

Références:

- 1- Bergez D., Géraud V., Robrieux J.J., *Vocabulaire de l'analyse littéraire*, Nathan, Paris, 2001, p.83.
- 2- Benveniste E., *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Gallimard, Paris, 1966, p.262.
- 3- Coquet J. Cl., *La quête du sens*, P.U.F., Paris, 1997.
- 4- Eugène N., «L'onomastique littéraire», in *Poétique*, avril 1983, N°54, Seuil, p. 135.
- 5- Op. cit. Eugène N., «L'onomastique ...»,...1983, p.233.
- 6- Op.cit. Coquet J.Cl., *La quête...*, 1997.
- 7- Rey J. L., *L'Étranger* (1942), Albert Camus, Hatier, Paris, 199, p.63.
- 8- Benveniste E., *Problèmes de ...*, 1966, p.135.
- 9- Memmi A., *Portrait du colonisé – Portrait du colonisateur*, Gallimard, Paris, 1985, p.p. 36, 37.
- 10- Duchet Cl., *La sociocritique*, Nathan, Paris, 1979, p.4.
- 11- Op. cit. Memmi A., *Portrait du ...*, 1985, p.72.
- 12- Op.cit. Coquet J.Cl., *La quête...*, 1997.
- 13- Chaulet Achour CH., *Albert Camus et l'Algérie*, éd. Barzakh, Alger, 2004, p. 112.
- 14- Marx-Scouras Danielle, «Comme une femme: Camus à la lumière de Rouan» *Littératures et temps colonial: Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique: actes du colloque d'Aix-en-Provence*, 7-8 avril 1997, sous la direction de Jean-Robert Henry et Lucienne Martini. Aix-en-Provence: Edisud, 1999, p306.
- 15- Gourdon H., Henry J. R., Henry F. – Lorcerie, «Roman colonial et Idéologie coloniale en Algérie» in *Revue algérienne des sciences juridiques, économiques et politiques*, mars 1974, Volume XI, N°1, Alger, p. 99.
- 16- Barthe R., *Le degré zéro de l'écriture*, Seuil, 1972, p.56.
- 17- Vanbergen P., *Pourquoi le Roman*, éd. Nathan, Labor Bruxelles, 1974, p.183.
- 18- Sartre J. P., *Qu'est-ce que la littérature?*, Gallimard, Paris, 1948, p.28.

Bibliographie:

- Aziza Cl., Olivieri Cl., Strick R., *Dictionnaire des Symboles et des Thèmes littéraires*, Nathan, Paris, 1970.
- Barthes R., *Le degré zéro de l'écriture*, Seuil, 1953.
- Berthou B., Délègue V., Guislain G., *L'Indispensable de Culture Générale*, Studyrama, France, 2003.
- Benveniste E., *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Gallimard, Paris, 1966.
- Bergez D., Géraud V., Robrieux J.J., *Vocabulaire de l'analyse littéraire*, Nathan, Paris, 2001.
- Camus A., *L'Étranger*, coll. Folio, Gallimard, Paris, 1957.
- Chaulet Achour Ch., *Albert Camus et l'Algérie*, éd. Barzakh, Alger, 2004.
- Coquet J. Cl., *La quête du sens*, P.U.F., Paris, 1997.
- Duchet Cl., *La sociocritique*, Nathan, Paris, 1979.
- Eugène N., «L'onomastique littéraire», in *Poétique*, avril 1983, N°54, Seuil.
- Gourdon H., Henry J.R., Henry – Lorcerie F., «Roman colonial et Idéologie coloniale en Algérie» in *Revue algérienne des sciences juridiques, économiques et politiques*, mars 1974, Volume XI, N°1, Alger. Kerbrat Orrechioni C., *L'énonciation, La subjectivité dans le langage*. Colin, Paris, 1980.
- Marx-Scouras Danielle, «Comme une femme: Camus à la lumière de Rouan» *Littératures et temps colonial: Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique: actes du colloque d'Aix-en-Provence*, 7-8 avril 1997, sous la direction de Jean-Robert Henry et Lucienne Martini. Aix-en-Provence: Edisud, 1999.
- Memmi A., *Portrait du colonisé, Portrait du colonisateur*, Gallimard, Paris, 1985. Picon S. A., *Noces-Albert Camus*, in *Expérience du présent*, éd. Belin, France, 1998.
- Rey J. L., *L'Etranger* (1942), Albert Camus, Hatier, Paris, 1991.
- Sartre J. P., *Qu'est-ce que la littérature?*, Gallimard, Paris, 1948.
- Vanbergen P., *Pourquoi le Roman*, éd. Nathan, Labor Bruxelles, 1974.